

PAUL GADENNE
LA RUE PROFONDE



LE DILETTANTE
Extrait de la publication

La rue profonde

Paul Gadenne

La rue profonde

SUIVI DE

Poème à trois personnages

Préface de Didier Sarrou

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
© Éditions Le Dilettante, Paris, 1995.
ISBN 978-2-84263-542-8

L'écrivain et son ombre

« Croit-il avoir trouvé une image, il en décèle aussitôt l'insuffisance ; une compagne, il en reconnaît la fausseté. La vérité est-elle ailleurs que dans ces contrefaçons perpétuelles ? » À cette question, que pose Gadenne dans ses notes de travail, le narrateur de *La Rue* profonde apporte cette réponse qui pourrait sembler dérisoire au premier regard : dans l'espoir de renouer avec lui-même, il abandonne le logis de celui qui l'a trahi doublement, il s'installe dans une nouvelle chambre d'hôtel. C'est pourquoi l'exergue de ce texte difficile à classer faillit être emprunté à Kierkegaard : *« Mon appartement m'était devenu insupportable parce qu'il était une répétition manquée. »* Il eût mis l'accent trop exclusivement sur cet aspect de la quête du narrateur : tenter de recréer l'image d'une merveilleuse et pure jeune fille. Aussi fit-il place à deux citations où apparaissent, en parallèle, les longs hivers passés sur l'océan glacé et la nécessité de prendre la poésie au sérieux.

Le projet paraît clair. D'une part, un poète s'enferme dans une chambre d'hôtel et, dans ce refuge, il cherche à écrire un poème où le lecteur saura deviner à travers un petit nombre de mots – *intelligenti pauca* – tout le drame latent qu'il a voulu y mettre ; il échouera, parce que les

mots sont trop usés, parce qu'il ne retrouve pas à la lecture ce qu'il avait senti dans la fièvre de l'écriture : « Celui qui avait imité mon écriture pour écrire cela s'était bien moqué de moi. » D'autre part, cet homme en proie au souvenir de son Amie perdue fait la rencontre d'une amie et cherche à retrouver en elle l'âme sœur. Il découvre, en la suivant, une réalité qui le déçoit, et le voilà trahi une seconde fois par cette autre copie de lui-même « qui avait pris ma forme, mon visage pour assumer la dérisoire aventure que je venais de vivre ». Double échec, imputable à deux contrefaçons dans lesquelles le narrateur sans nom ne se reconnaît pas, desquelles il veut se séparer en démenageant, comme il l'avait fait au début du récit pour écrire son poème.

Tout serait dit si Gadenne ne s'était étonné un jour que l'un des ses excellents amis, lecteur fidèle et apparemment attentif, n'ait pas su voir la victoire de son personnage. De quelle victoire voulait-il donc parler ?

Reprenons.

Installé près du ciel, le narrateur, un poète, pense qu'il va trouver enfin cette impassibilité qui lui fait tant défaut pour mener à terme son entreprise. Or, une ombre le rejoint lentement, chaque soir, l'ombre portée de son refuge : les fenêtres de la maison d'en face ne luisent plus, et la façade est alors rendue à la réalité des spectacles humains. La vie monte. Des chevaux remontent la rue, ils livrent des tonneaux, des barriques, qu'ils remorquent, tandis que montent, tel un remords, le visage de l'Amie et le souvenir d'un galop vif et sonore, celui du cheval qui s'arrêtait juste sous la fenêtre quand ils étaient ensemble dans une autre chambre d'hôtel. Notre poète cherchait à vivre des seules ressources de son esprit, et le voilà rejoint par la vie.

Quoiqu'il sente que la seule issue qui s'offre à lui, c'est l'écriture, il ne parvient pas à se dégager de cette ombre dans laquelle il se noie. Comment parler en effet de ce passé trop présent qui l'envahit, comment écrire un vrai poème, loin du drame, loin du roman, avec des mots qui ne sont pas les mots de la tribu ? Le présent d'un poème est un présent passé, un caillou longuement roulé par la mer, un présent de la mer, « apporté là malgré sa volonté », détaché de son origine. Or cette ombre est trop proche : il tente un imparfait, « le cheval qui passait », et le présent revient, « Sent qu'un rêve se brise... ». Et le récit éclot quand le poème échoue : « cet autre cheval que nous entendions arriver jadis... ». Nous voici pendant une page, une page heureuse, avec l'Amie, et avec un petit cheval au galop clair, dans un moment où même la ville devient belle et fait oublier la mer. Plus le poème s'éloigne, plus la ville se fait pressante, et plus pressant le désir de répétition. Le poète descend dans la rue pour rechercher « la compagne des nuits incorruptibles », il ne retrouve que le souvenir de rendez-vous anciens. S'il ne s'agissait que de descendre dans les Enfers ! Mais c'est au bout de son ombre qu'il faut aller.

En traversant les illusions. Car la ville est aussi trompeuse que la vie. Le jour, elle se fait accueillante, à midi surtout, quand les choses lui sont données dans la lumière, avec un décor concret, des gens vivants. Du café où le poète s'assied quand il est fatigué de marcher, il voit clairement à travers la vitre trois rues composer le paysage de l'écriture poétique. La première s'en va droit avant de se perdre dans le lointain, perspective toujours inaccessible. La deuxième descend vers la vitrine du café, devenue glace : telle est l'autre limite, le moi, trop présent, sans la moindre distance. La troisième provient d'un lieu invisible, et les

gens, « arrachés à eux-mêmes », s'y mélangent. C'est de cette rue seulement que pourrait renaître l'Amie dans le vertige émanant de ce lieu surnaturel. Miracle de la création spontanée, sans qu'à peine la conscience intervienne, retour aux sources d'une mythologie naïve, voici la poésie descendue soudain des hauteurs célestes pour retourner aux sources de la vie, à travers le miroir fantastique d'un bistrot de quartier, voici Mallarmé devenu Apollinaire, voici la vie et la poésie réconciliées et voici, enfin, notre poète heureux.

Mais cela ne dure jamais : la poésie n'est que de l'instant. L'entrevue est imaginaire, le rendez-vous, manqué, le poème, illusoire.

Et, pour le narrateur, la poésie est morte.

Que lui reste-t-il à faire sinon à se jeter dans la première scène d'un mauvais livre, en cherchant à tout reprendre à zéro.

Séducteur de rue, il se met à dialoguer avec la première femme qu'il rencontre. Piètre dialogue, l'auteur le sait, le narrateur aussi, et la femme le sent bien. Il parle comme dans un roman. Que veut-il d'elle ? Du bonheur ? Elle ne comprend pas que c'est un écrivain, qu'il cherche un personnage. Raté. Pour se consoler de cette méprise, il contemple une flaque d'eau, un « hublot », tellement plus épais qu'une vitre de café, tellement plus faux, pour apercevoir la doublure céleste dont la terre est entourée, à la limite extrême de la ligne de flottaison mentale.

Puisque la volonté de l'écrivain n'y peut rien, il s'en remet au hasard comme à une décision du destin. Dans la rue qui l'attire, il finira bien par se produire quelque chose, par naître une intrigue. Justement, tout près de chez lui, le trio de musiciens rassemble autour de lui un

public de badauds. Parmi eux, une jeune fille. La collecte ne donne rien. Le musicien, dépité, accuse les gens, ils préfèrent boire plutôt que d'essayer de créer un peu de bonheur autour d'eux. Le poète fait sienne son impuissance à toucher l'âme de la foule, il prend son parti, on se bat, la police arrive, le héros tombe sur le pavé, la jeune fille se penche sur lui : « Vous avez été courageux. – Que voulez-vous, dit tristement le protagoniste du mélodrame, cet homme était tout de même trop seul. »

Le narrateur n'est pas dupe de la valeur d'une telle littérature. « J'écris des vers », rectifie-t-il, comme s'il croyait encore à son entreprise : il va s'efforcer d'expliquer la poésie, les mots, le conflit entre les mots et la vie, de raconter à quelqu'un qu'il ne connaît pas les difficultés de la genèse d'un poème. Faute de pouvoir communiquer avec des lecteurs qui ne peuvent le comprendre, il va parler à quelqu'un. Et il se met à parler... La jeune fille a-t-elle compris ? A-t-elle même écouté ? Les paroles du narrateur se sont engluées dans le silence de l'amie « comme la glace avait absorbé son image sans la réfléchir ». Destins analogues du poète et de la jeune fille : la glace est à l'homme ce que le silence est aux mots. À quoi bon tenter d'atteindre les autres, fût-ce par la parole ?

À quoi bon tenter de retrouver la pureté perdue, même à travers les mots ?

Il ne reste plus qu'à déménager, à détruire l'image de la dernière amie, à s'éloigner de toute vie, et à écrire.

Pas un poème, ni un roman.

Rien que le récit d'une quête solitaire. À la première personne, au passé, avec les alternances de passé simple et d'imparfait, le plus-que-parfait... et la recherche perpétuelle de la répétition, mais illusoire cette fois, en reprenant

l'aventure au début, au trio de musiciens et au parasol rouge, alors que le narrateur en connaît déjà la fin. Un récit s'élabore, un livre se construit. Il faut bien faire une fin.

Cela ne conduit pas à une formule, car il faudrait pour pouvoir écrire tout le reste, tout ce que le poète n'est pas parvenu à dire, s'éloigner encore. Mais du moins, s'il n'a pu ramener la jeune fille, restée « ombre parmi les ombres », le poète a pu voir, de la maison d'en face, sa fenêtre, en occupant la place précisément qu'occupait son ombre, et prendre ainsi avec lui-même la distance qu'il lui fallait pour écrire.

Ce récit est donc bien celui d'un double échec, de l'homme et du poète. Triple, si l'on s'en tient à l'égard de l'écriture à une vision traditionnelle des choses.

Qu'est-ce en effet que La Rue profonde sinon une sorte de monstre ? Ce n'est pas un roman : les personnages demeurent dans l'ombre. Une nouvelle ? Où sont les traits vigoureux, les contours nets qui sont la caractéristique du genre ? Et les nouvelles de Gadenne ne sont guère que des scènes, surgies à la conscience et rarement développées, ou même des chutes de romans.

Par la vertu d'un simple changement de lieu, c'est le récit d'une victoire sur la stérilité, le récit de l'avènement d'un récit, bref, mais un récit tout de même. Ce n'est pas une si mince victoire qu'on pourrait le croire.

C'est la victoire de l'écrivain sur son ombre.

D. S.

*... He knows not, the man
Who dwells prosperously on the dry land,
How care-worn on the icy-cold ocean
I have lived through long winters...*

The Seafarer.

*Il faudrait une bonne fois que tu
prennes la poésie au sérieux.*

HÖLDERLIN.

Ce soir, j'ai décidé que j'allais me mettre à un poème. Il sera court. Une dizaine de vers tout au plus, étant donné que nous vivons dans les temps modernes. Mais je prévois déjà qu'il me faudra plusieurs jours pour l'écrire. Personne, dans le petit nombre de ceux qui me lisent, ne soupçonne ce que me coûtent de travail ces minces écrits qui paraissent, de loin en loin, sous un nom encore sans éclat.

Je le sais, tout le monde n'aime pas mes vers. Leur sérénité déplaît aux lecteurs avides de grands cris, de beaux mouvements, d'images surprenantes. Ils me prennent pour un esprit posé, un peu froid, quelques-uns disent un insensible. C'est que je m'efforce de ne pas trop dramatiser. C'est là ce qui est difficile. C'est difficile, car le drame est latent dans les moindres choses ; les moindres spectacles de la rue en sont gros : le chien qui passe, la persienne qui grince, l'aveugle qui va tâtonnant le long des murs... C'est contre cela que j'essaie de

me défendre. Je me défends tant que je peux. Autrement, il est clair que je tomberais dans l'apitoiement. Et de là à verser dans un état plus pénible encore, à ne plus distinguer le vrai du faux, l'or de ce qui lui ressemble, la beauté de ce qui la singe... Non, je ne veux pas courir ce danger. Mon ami, – le poète, – me le dit assez souvent : « Prends garde de confondre. » Confondre... Mais est-il bien sûr que je saisisse parfaitement le fond de sa pensée ?

Je ne sais pas encore de quoi sera fait mon poème. Mais il y a autour de moi, en moi, depuis plusieurs jours, quelque chose qui monte, qui cherche à se dégager : je sens qu'il n'y faudra qu'un prétexte...

D'abord, pour me débarrasser des images trop familières, de l'empreinte que trop aisément certains objets impriment sur moi, – car je ne suis pas de ceux qui se complaisent dans leurs visions, et je ne reste jamais bien longtemps en place, – j'ai commencé par changer de logement. J'ai besoin de vivre très au-dessus du sol, là où je puisse ne me souvenir de rien... J'ai trouvé, très vite, et suis content de mon choix. Ma chambre est la plus élevée de tout l'immeuble ; elle s'ouvre sous la pente du toit, et un balcon étroit, ceinturé de fer, me permet de suivre le va-et-vient des pluies d'au-

<i>L'écrivain et son ombre</i>	7
<i>La rue profonde</i>	13
<i>Poème à trois personnages</i>	201
<i>Bibliographie</i>	267

CE 86^e TITRE DU DILETTANTE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER À 1 515 EXEMPLAIRES
LE 8 MARS 1995 PAR L'IMPRIMERIE BUS-
SIÈRE À SAINT-AMAND-MONTROND (CHER).

DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1995